

Les Chicanos aux Etats-Unis

Etrangers dans leur propre pays ?

Collection *L'Aire Anglophone*
dirigée par Serge Ricard

Cette collection entend s'ouvrir aux multiples domaines d'un vaste champ d'investigation, caractérisé par la connexion idiome-culture, auquel les spécialistes formés en langues, civilisations et littératures dites "anglo-saxonnes" donnent sa spécificité. Il s'agira, d'une part, de mieux faire connaître des axes de recherche novateurs en études britanniques, américaines et canadiennes et, d'autre part, de répondre à l'intérêt croissant que suscitent les cultures anglophones d'Afrique, d'Asie et d'Océanie - sans oublier le rôle de langue véhiculaire mondiale joué par l'anglais aujourd'hui. A cette fin, les domaines privilégiés seront l'histoire des idées et des mentalités, la sociologie, la science politique, les relations internationales, les littératures de langue anglaise contemporaines, le transculturalisme et l'anglais de spécificité.

Déjà parus

Serge RICARD (dir.). *États-Unis / Mexique : fascinations et répulsions réciproques.*

André BEZIAT, *Franklin Roosevelt et la France (1939-1945) : la diplomatie de l'entêtement.*

Ada Savin

Les Chicanos aux Etats-Unis

Etrangers dans leur propre pays ?

Editions L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris

L'Harmattan INC

55, rue Saint Jacques
Montréal (Qc) - Canada H2Y 1K9

Les citations ont été traduites de l'anglais et de l'espagnol
par l'auteur du livre.

Pour Bernard

*i think in spanish
i write in english (...)*

*how are you?
¿cómo estás?
i don't know if i'm coming
or si me fui ya*

*si me dicen barranquitas, yo reply,
«¿con qué se come eso?»
si me dicen caviar, i digo,
«a new pair of converse sneakers.» (...)*

*english or spanish
spanish or english
spanenglish
now, dig this:*

*hablo lo inglés matao
hablo lo español matao
no sé leer ninguno bien*

*so it is, spanGLISH to matao
what i digo
jay, virgen, yo no sé hablar!*

PRÉFACE

Quelle meilleure introduction aux pages qui suivent que cet exercice de haute voltige interlinguistique auquel se livre Tato Laviera, poète nuyoricain, dans son facétieux «graduation speech»?¹ Laviera, poète hispanophone vivant aux Etats-Unis, s'y montre partagé entre deux langues, écrivant sur la ligne de partage. Tout y est dit : la division (*i think in spanish / i write in english*), l'hésitation (*english or spanish*), le sentiment d'incompétence (*hablo lo inglés matao*), la désorganisation. L'interaction linguistique provoque l'anarchie. Et pourtant, quelle jubilation dans ces lignes, quelle maîtrise dans la confusion! Le partage est tout sauf déchirant. La cacophonie est ludique, pas tragique. Si le mélange des idiomes produit un (ironique car éloquent) aveu d'impuissance —*¡ay, virgen, yo no se hablar!*— il est clair qu'il vient surtout, ici, enrichir les jeux de sens. Le croisement des langues donne l'occasion d'une démonstration de virtuosité verbale jouant sur les assonances interlingues pour faire glisser le sémantisme : *«si me dicen caviar, i digo, / «a new pair of converse sneakers»* («caviar» s'entend ici comme «que habria») Chez le poète, l'addition créative des deux langues —*«how are you? / ¿cómo estás?»*— se résout en amalgame —*«spanenglish»*. Une fusion ici non pas subie, mais voulue et mise au service d'une «langue» hybride, transitoire, et inédite; la seule capable de dire la subversion et les étirements du sens dus à la position interculturelle du poète.

La littérature chicano se distingue, comme la littérature nuyoricaine, autant par son contenu référentiel que par sa forme linguistique. Certes on en reconnaît les personnages, le monde dans lequel ils évoluent, et surtout les problèmes identitaires qu'ils rencontrent, partagés entre un héritage culturel qui, tout en les définissant, les entrave, et une culture exogène qui, tout en les rejetant, les fascine. Mais ce qui frappe le plus le lecteur, c'est la marque que ces tensions culturelles impriment sur la langue même qui les véhicule. Le lexique et la syntaxe indiquent en effet *à la lettre* la complexité des paramètres qui président à l'élaboration de tout énoncé pris entre deux langues.

Les choix linguistiques, conscients ou inconscients, des écrivains et des locuteurs chicanos sont autant de prises de position culturelles et sociales dans un environnement historiquement conflictuel. Ils n'ont pas seulement valeur de témoignage. Ces choix sont des actes, des gestes porteurs d'orientation, de mouvements, de modes relationnels —linguistiques— qui inscrivent ou, mieux, *figurent* dans la langue une problématique de l'inter-culturel.

Disons pour faire simple que là où le monolinguisme militant est parfois porteur d'exclusion, le bilinguisme procède d'une logique de juxtaposition, alors que l'interlinguisme participe d'une logique d'interaction. Les phénomènes y sont de l'ordre de la pénétration, de la contagion —chevauchements, glissements y sont monnaie courante.

Cette hybridation polymorphe fait l'originalité de la langue des Chicanos. Si la langue est le véhicule par excellence de l'identité culturelle, alors celle des Chicanos est le flagrant vecteur d'une identité fluctuante, tendue, en devenir instable et en négociation constante entre deux langues, deux histoires, deux cultures nationales, auxquelles s'ajoute toute une gamme de sous-cultures régionales, sociales, sexuelles... Le travail proprement linguistique est donc l'indice de déplacements et d'aménagements au sein de configurations plus vastes.

C'est ce que démontre avec précision Ada Savin dans les pages qui suivent. Rappelant les facteurs historiques qui font

des populations hispanophones aux Etats-Unis —et des Chicanos en particulier— un cas exemplaire, une sorte de laboratoire avancé de l'interculturel, elle permet de dégager toute l'importance des enjeux inhérents aux choix de pratiques et, plus encore, de politiques linguistiques aux Etats-Unis. En s'appuyant principalement sur les travaux de Todorov d'une part, et de l'autre sur une socio-linguistique largement inspirée des travaux de Bakhtine et de Bourdieu, mais aussi de Benjamin Whorf et, dans une moindre mesure, de Louis-Jean Calvet, Ada Savin, elle-même américaniste d'origine roumaine installée en France, était sans doute bien placée pour aborder le sujet. Elle le fait en lui restituant sa profondeur historique, puis en interrogeant ses implications théoriques, avant d'en souligner l'actualité politique et d'envisager, pour finir, certaines de ses applications littéraires. Une solide connaissance de l'histoire, de la sociologie, et de la littérature des Chicanos vient appuyer son approche des relations entre langue et identité.

On ne saurait trop insister sur l'intérêt et l'actualité des questions que pose à cet égard la présence de plus en plus importante, et de plus en plus visible, de populations hispanophones aux Etats-Unis. Pour certains, qui seront appelés à témoigner au cours de ce travail, c'est l'identité nationale américaine qui est menacée. D'autres y voient au contraire l'occasion de créer une véritable identité américaine intégrant les multiples composantes de ce continent. Pour d'autres enfin, les immigrants venus d'Amérique latine finiront par s'intégrer comme les autres, venus d'ailleurs, qui les ont précédés. Il est pourtant clair, comme le rappelle cette étude, que les Latinos —ou Hispaniques— se distinguent assez radicalement des autres groupes d'immigrants. D'abord, pour des raisons historiques. L'ancienneté de communautés hispanophones installées, avant les anglophones, sur un territoire conquis militairement par les Etats-Unis sur le Mexique en 1848, leur confère la légitimité —toute relative— que donne le droit du premier occupant. Toute relative, -car à ce compte, seuls les Indiens d'Amérique peuvent vrai-

ment prétendre à cette légitimité. Les descendants des conquistadors gardent tout de même l'avantage de l'antériorité. Les Mexicains Américains les plus militants n'hésitent donc pas à voir dans l'afflux des immigrants venus du Mexique une forme de «reconquête» des territoires perdus après la signature du traité de Guadalupe Hidalgo. Surtout, la contiguïté géographique et l'apport continu de migrants venus du Mexique (et d'Amérique centrale) assure une solidarité renouvelée avec la culture d'origine. On assiste à une sorte de constant ressourcement, et ceci en dépit des tensions qui peuvent opposer les Chicanos établis de longue date aux Etats-Unis et leurs cousins fraîchement débarqués du Mexique. Ces spécificités historiques et géographiques expliquent une forte rétention de traits hérités de la culture d'origine, et, au niveau linguistique, un maintien prononcé de la langue espagnole et le développement de parlars intermédiaires dont l'étude fait le cœur du travail qui suit.

Ce facteur garantit aussi aux Chicanos une force numérique qui pourrait se traduire en force politique dans les villes, comtés, et bientôt Etats où ils sont, ou seront majoritaires. Enfin, il autorise des projections statistiques qui font froid dans le dos des Anglo-Américains qui craignent un raz-de-marée mexicain. C'est dans ces Etats, justement, que se pose avec le plus de violence la question de la politique linguistique. C'est là qu'une série de référendums d'initiative populaire (*propositions*) a voulu imposer une législation bannissant l'usage «officiel» de toute langue autre que l'anglais.²

Le chapitre VIII, retraçant l'histoire du mouvement *English-only*, désigne la question linguistique comme le point névralgique d'un débat beaucoup plus vaste sur l'identité culturelle et l'immigration qui, on ne s'étonnera pas, s'accroît vivement en période de crise économique.³ Le principe d'une relation forte entre unité linguistique et unité nationale n'est pas nouveau, loin s'en faut, aux Etats-Unis.

On sait que dès 1753, Benjamin Franklin s'inquiétait de la concentration en Pensylvanie d'immigrants germanophones en des termes rappelant la rhétorique anti-hispanophone des

«nativistes» d'aujourd'hui : «Pourquoi devrions-nous laisser les rustres palatins déferler sur nos colonies et, en s'y concentrant, y établir leurs langue et coutumes au détriment des nôtres? Pourquoi la Pensylvannie, fondée par les Anglais, devrait-elle se changer en colonie d'étrangers, lesquels seront bientôt assez nombreux pour nous germaniser au lieu d'être par nous anglicisés, sans être jamais plus en mesure d'adopter notre langue et nos coutumes qu'ils ne sauraient acquérir la couleur de notre peau?» Le débat qui fit rage autour de la *Proposition 63* n'est donc pas franchement inédit, même si la cible des craintes anglophones s'est nettement déplacée depuis le temps où Franklin fustigeait les Allemands.⁴

L'évocation de ces débats fait suite à un utile rappel des politiques fédérales américaines en matière d'enseignement bilingue, qui permet de mesurer combien, aujourd'hui encore, la finalité de ces programmes bilingues reste sujette à caution. Faut-il les envisager comme des dispositifs transitoires visant à transformer progressivement les élèves non-anglophones en élèves monolingues anglophones, ou bien doivent-ils favoriser le maintien de la langue et de la culture d'origine en sus de l'acquisition de l'anglais? Servent-ils un idéal d'acculturation ou, au contraire, un objectif de conciliation visant à former des individus bilingues?

D'accord avec certains des arguments présentés par les partisans de l'association *English-plus*, Ada Savin a beau jeu de démontrer l'incohérence d'un système qui entend promouvoir la maîtrise académique des langues étrangères tout en pénalisant ceux que leur histoire, personnelle et collective, prédispose d'emblée aux pratiques bilingues. D'autant que toutes les statistiques convergent pour suggérer que le maintien de l'espagnol comme langue vernaculaire n'entrave aucunement, pour les immigrants hispanophones, l'acquisition de l'anglais comme langue véhiculaire. Les cris d'alarme des partisans d'un *melting pot* —qui n'a de toute façon jamais prétendu intégrer les Américains trop éloignés

d'un idéal euro-centrique— ne sont donc pas rationnellement fondés. Mais l'ont-ils jamais été?

Le travail d'Ada Savin a le mérite de remettre quelques pendules à l'heure, et de fournir au lecteur des outils théoriques qui, parce qu'ils font apparaître toute la complexité des facteurs influant sur les choix linguistiques, frappent d'invalidité les dichotomies polémiques. Il souscrit au principe, historiquement vérifié chez les Chicanos, que la langue est l'outil et l'enjeu réel et symbolique de relations de pouvoir qu'il faut envisager dans leur évolution historique. Sans pour autant verser dans la mécanique déterministe. Tant mieux, car la pratique linguistique en milieu interculturel n'est jamais figée. Le corpus analysé résiste à toute modélisation définitive, même si les concepts mobilisés au cours du travail—bilinguisme, diglossie, interlinguisme, polyglossie, etc...— offrent des outils pertinents. L'exemple des Chicanos illustre surtout combien ces pratiques linguistiques sont par définition évolutives, transitoires, fluctuantes, donc rebelles aux typologies.

Ajoutons que si le comportement linguistique est un bon «baromètre» des rapports de force entre communautés ethniques dominantes et dominées, il répond aussi à des stratégies de positionnement qui traduisent autant une visée qu'un état de fait. Sans oublier les déterminations affectives. Si l'on ajoute que l'inconscient social, ou *habitus* linguistique et l'inconscient affectif du sujet sont également sensibles aux orientations idéologiques aussi bien qu'esthétiques, on est bien obligé de nuancer tout projet de description scientifique. Le caractère subversif de pratiques linguistiques transversales déplaçant, ou même renversant les normes académiques, ne fait pas de doute. Le *code-switching* (alternance des codes) a valeur, du moins à l'origine, d'acte contestataire. Mais peut-on, justement, en décrire et en évaluer les modes et la valeur opératoires sans le vider de son intention subversive?

Le paradoxe d'un travail comme celui d'Ada Savin est de

vouloir rendre compte, en termes académiquement corrects, de pratiques foncièrement rebelles à l'académisme. Décrire sans figer, telle est sa méthode. Et finir par la littérature, pour ne pas en finir.

On attribue souvent au poète chicano Alurista le rôle de précurseur en matière de poésie bilingue, ou interlingue — une idée que reprend d'ailleurs à son compte Ada Savin, rappelant que pour le « pionnier de la littérature chicano bilingue, voire plurilingue », « le poème plurilingue devient le genre le mieux adapté pour 'traduire' le conflit historico-idéologique entre Chicanos et Anglo. Du label de « pionnier », on peut discuter. Certains des premiers poèmes de Ricardo Sánchez, en 1961, utilisent déjà le *code-switching*, alors que le premier volume de poèmes d'Alurista, *Floriscanto en Aztlán*, paraît en 1971. Il reste que chez Ricardo Sánchez le changement de code répond plus à un souci d'effet d'oralité qu'à une volonté politique et esthétique, comme chez Alurista. Il serait pourtant trop simple de voir dans le « changement de code » le simple indice linguistique d'une séparation politique, affective, culturelle entre deux univers de référence « conflictuels » — celui de la communauté d'origine et celui de l'environnement hostile de l'Amérique anglo-américaine.

La règle générale souffre des exceptions. Le poème d'Alurista « i can't » (*Floriscanto*, three) manifeste ainsi, au contraire, des phénomènes de redoublement presque systématiques : « *es mi tierra / la de mis padres / and grandfathers / our caballeros tigres / y caballeros águilas / we and nuestra independencía / ... / masters of our hearts / y nuestras almas libres / para ser hombres / to will our manhood into eternity...* » On voit que « grandfathers » fait écho à « padres », « hearts » à « almas », « hombres » à « manhood », et c'est en anglais que le pronom personnel « we » désigne la communauté chicano en lutte, portée par la mémoire partagée de l'épopée mexicaine.

Les voies de l'interlinguisme sont souvent mystérieuses, surtout lorsque l'intention poétique les ouvre selon son bon

plaisir. Comme le rappelle entre autres «Refugee Ship», de Lorna Dee Cervantes, que cite Ada Savin, la langue des Chicanos porte sans doute la trace d'une profonde blessure existentielle : «*Mama raised me without language. / I'm orphaned from my Spanish name*». ⁵ Mais elle témoigne surtout, dans la pratique quotidienne autant que dans l'activité littéraire, de la capacité des Chicanos à toujours frayer de nouvelles traverses dans cette zone-frontière des langues où ils évoluent, et font évoluer la langue américaine. En face du poème en anglais «Refugee Ship» figure le «même» poème en espagnol : «Barco de Refugiados», et l'évocation de la même blessure : «*Mamá me crío sin lenguaje. / Soy huérfano de mi nombre español.*» Entre les deux, le regard du lecteur navigue entre les langues à bord d'un vaisseau démarré. Bateau de mots, vaisseau fantôme ignorant tout des hâvres, des ports. *The ship that will never dock. El barco que nunca atraca.* ⁶

Y.C. Grandjeat

¹Tiré de Tato Laviera, *La Carreta made a U-turn* (Houston :Arte Publico Press, 1984), p.7.

²J'aborde cete question dans mon article «Aquí we speak inglés» in *Voix et Langages aux Etats-Unis* (Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1992).

³Le fondateur (en 1983) de l'organisation *U.S. English* (impliquée au premier chef dans les efforts visant à donner à l'anglais le statut de «langue officielle» des Etats concernés), S.I. Hayakawa, alors gouverneur de Californie, n'en fit d'ailleurs pas mystère, écrivant dans un article de 1986 (*California Magazine*, May 1986, p.106) que «In the past several years, however, strong resistance to the melting pot idea has arisen, especially from those who claim to speak for the Hispanic people».

⁴Sur cette question, voir l'excellent ouvrage de Dennis Baron, *The English-Only Question* (New-Haven :Yale University Pres, 1990).

⁵Lorna Dee Cervantes, «Refugee Ship», *Emplumada* (Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1981), p.41.

⁶*ibid.*

INTRODUCTION

Les Chicanos - un peuple dans l'entre-deux

La langue a toujours été la compagne de l'empire.

Antonio de Nebrija, 1492

Les langues sont comme les plantes: arrachées à leur terreau, à leur tradition, elles peuvent s'enraciner ailleurs et vivre une deuxième vie. C'est le cas de deux grandes langues européennes qui ont accompagné la conquête du Nouveau Monde: l'espagnol et l'anglais. Pendant plus de trois siècles, elles ont grandi et se sont transformées avec les sociétés américaines.¹

Ce livre s'intéresse à une population qui se revendique des deux langues transplantées - les Chicanos.² Cette communauté hispanique, la plus ancienne de celles que rassemblent les Etats-Unis, est emblématique de la présence de l'espagnol et de la culture hispanique à l'intérieur du plus grand pays anglophone du monde.

Longtemps méprisés par les Américains et dénigrés par les Mexicains, les Chicanos vivent dans l'entre-deux. Il faut dire que leur histoire mouvementée les y a habitués. Descendants de l'union entre Cortés, le conquistador espagnol, et La Malinche, sa jeune maîtresse indienne, les Mexicains sont eux-mêmes les héritiers d'une double tradition culturelle. Personnage clef dans la mémoire collective du peuple, la jeune femme indienne est devenue le symbole de la trahison des valeurs autochtones. Mais La Malinche est surtout «le symbole du métissage des cultures; elle annonce ... notre état présent à tous, puisque, à défaut d'être toujours bilingues, nous sommes inévitablement bi- ou triculturels». ³

Les Mexicains sont un peuple métissé qui a adopté la langue du conquérant espagnol. A peine émancipé de la tutelle européenne (1821), le Mexique perd une grande partie de son territoire au profit des Etats-Unis. «Si loin de Dieu, si près des Etats-Unis,» disait le président-dictateur Porfirio Diaz.

Vers 1846, les Etats-Unis sont un pays en pleine expansion. La conquête de l'Ouest se poursuit, mais le regard des Américains se tourne vers la Californie et d'autres régions, plus prometteuses que les plaines arides du Midwest.

Le Mexique néglige quelque peu ces territoires éloignés. L'idéologie de la 'destinée manifeste' et la supériorité militaire américaine se chargeront du reste. ⁴ La guerre commence en 1846 et s'achève, deux ans plus tard, avec la victoire prévisible des Etats-Unis. ⁵ Attachés à leur terres, la plupart des habitants restent sur place; d'autant plus que le traité de Guadalupe Hidalgo garantit le maintien de leurs propriétés et le respect de leur langue et de leur culture. L'acte d'annexion territoriale fut aussi l'acte de naissance d'un nouveau groupe ethnique - les Mexicains Américains. ⁶

La première partie du livre retrace les différentes étapes de leur parcours. Désormais, hispanophones et anglophones vivent côte à côte; ou plutôt face à face, car les Américains fondent leur volonté expansionniste «sur une certaine idée de la supériorité culturelle des Anglo-Saxons et un mépris certain des civilisations autres.» ⁷ Les Chicanos mettront du

temps pour s'orienter dans le dédale du nouveau pouvoir; on ne franchit pas les barrières de langue et de culture facilement. Le sentiment d'être '*étrangers dans leur propre pays*' accompagne les millions de Mexicains qui traversent le Rio Grande, après la Révolution mexicaine de 1910.⁸ Relégués dans les *barrios* et les *colonias*, ils se retranchent derrière leurs traditions et leurs valeurs: la langue espagnole reste le dernier rempart de leur identité privée et de leur mémoire collective.

Comme d'autres immigrants avant eux, les Chicanos sont soumis à l'action assimilationniste, centripète, de la société américaine. Mais celle-ci est freinée par la proximité du Mexique qui exerce un effet contraire, centrifuge. L'identité et la langue des Chicanos traduisent le déchirement d'une communauté qui se construit dans cet entre-deux. «A côté des différences dues à l'isolement, il y a celles, tout aussi importantes, dues à la proximité: désir de s'opposer, de se distinguer, d'être soi.»⁹ Ce désir d'être soi, ni entièrement mexicains ni tout à fait américains, les Chicanos l'expriment par leur(s) langue(s).

L'identité ethnique, on le sait, n'est pas une donnée immuable; la langue qui la véhicule, non plus. Ainsi, le choix linguistique est un facteur essentiel dans le processus d'ethnogénèse des Chicanos.

Selon Jacques Le Goff, l'historien pose au passé les questions soulevées par la société contemporaine.¹⁰ La première partie du livre retrace certains moments-clé du parcours identitaire des Mexicains Américains. On a choisi le cas de la Californie, état emblématique des rapports culturels et linguistiques entre Anglo et Mexicanos.

La deuxième partie du livre explore les rapports entre langue et ethnicité, et débouche sur une analyse du langage quotidien des Chicanos. La plupart d'entre eux parlent l'espagnol et l'anglais: sont-ils pour autant bilingues? Tout dépend de l'acception donnée au terme. En fait, «tout sujet pratique, en le sachant ou non, une pluralité de discours; le bilinguisme, ou le plurilinguisme, c'est à dire la coïncidence

entre un type de discours et une langue chaque fois différente, n'est qu'un cas particulier du dialogisme.»¹¹

Nous envisageons le bilinguisme, individuel ou de groupe, par le biais de ses aspects culturels, sociaux et psychologiques. Inclusion et exclusion: toute langue a la propriété de rallier une communauté, un peuple ou une nation, et d'en exclure les autres. Dans une communauté bilingue, les frontières entre les langues sont moins nettes; les attitudes des locuteurs, ambivalentes. D'une manière générale, les Chicanos ne pratiquent pas d'opposition binaire entre les deux langues: ils mélangent volontiers l'espagnol et l'anglais, dans le même discours.

Si l'anglais n'est pas la langue officielle des Etats-Unis, elle l'a toujours été *de facto*. La brèche ouverte par les programmes d'éducation bilingue et surtout, la concentration massive d'Hispaniques dans certains Etats, ont provoqué une campagne sans précédent pour l'officialisation de la langue anglaise. Les Chicanos se trouvent au coeur de cette polémique.

La dernière partie du livre examine certaines oeuvres littéraires chicanos, en insistant sur l'évolution du langage. Pendant les années 1960-1970, les écrivains affichent l'altérité culturelle de la communauté, souvent de façon ostentatoire. L'écriture bilingue est mise au service de l'idéologie nationaliste de l'époque. Registre thématique et langage ont évolué depuis dans la direction d'une ouverture dialogique entre cultures. Les auteurs semblent délaissé le bilinguisme littéraire et s'orienter de plus en plus vers une écriture qui transforme la langue anglaise de l'intérieur. En même temps, ils ouvrent l'espace culturel et littéraire nord-américain aux influences hispaniques. La 'destinée manifeste' des écrivains chicanos serait-elle de jeter un pont culturel entre les Amériques ?

Une autre donne, la croissance démographique des Hispaniques, pourrait modifier et réorienter les rapports inter-culturels aux Etats-Unis.¹²

Au début du XXIème siècle, les Chicanos et les autres mino-

rités hispaniques - Portoricains, Cubains, Dominicains - seront le premier groupe ethnique non-anglophone du pays. L'espagnol est-il une menace pour l'anglais américain ? Rien n'est moins sûr. Les statistiques, tout au moins, incitent à la prudence. On peut, au contraire, espérer que les Américains prendront conscience de la riche tradition plurilingue de leur pays, pour enfin la redécouvrir. Comme le dit Claude Lévi-Strauss, «l'identité se réduit moins à la postuler ou à l'affirmer qu'à la refaire, la reconstruire.»¹³ Au-delà du problème de la langue, il y va de l'avenir identitaire de la nation américaine.

¹ Cf. Octavio Paz, Discours à Stockholm, in *Lettre Internationale*, vol. 28, printemps 1991, 24.

² Chicanos ou Mexicains Américains; on utilisera les deux termes alternativement. L'orthographe sans trait d'union souligne la double appartenance culturelle du groupe. Cf. *Harvard Encyclopedia of American Ethnic Groups*.

³ Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique: la question de l'autre*, Seuil, 1982, 107. Les écrivains chicanos s'identifient volontiers à La Malinche, figure emblématique de leur propre statut ambivalent aux États-Unis.

⁴ Le concept 'destinée manifeste' date de 1845. Le journaliste new-yorkais John L. O'Sullivan invente le terme et le définit ainsi: «C'est le droit de notre destinée manifeste d'investir et de posséder le continent entier, légué par la Providence.» (*Democratic Review*, 1845) in Frederick Merk, *Manifest Destiny and Mission in American History*, New York, Vintage Books, 1963.

⁵ Les États-Unis obtiennent les territoires des actuels États de Californie, de l'Arizona, du Nouveau-Mexique, du Nevada, de l'Utah et une partie du Colorado contre la somme de 15 millions de dollars.

⁶ L'identité collective des Chicanos sera marquée par la mémoire des deux conquêtes, l'une espagnole, l'autre américaine.

⁷ Bernard Vincent (sous la direction de). *Histoire des États-Unis*. Paris: Flammarion 1997, 115.

⁸ L'expression appartient au notable Pablo de la Guerra qui l'utilise dans un discours au Sénat californien au lendemain de l'annexion.

⁹ Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire* (1952), Denoël, 1987, 15; 17.

¹⁰ Cf. Jacques Le Goff, *La nouvelle histoire*, (1978), Paris : Editions Complexe, 1988, 279.

¹¹ Tzvetan Todorov, «Bilinguisme, Dialogisme et Schizophrénie» in *Du bilinguisme*, Paris : Denoël, 1985, 11.

¹² Le terme *Hispaniques*, utilisé par l'Administration américaine, met en évidence la communauté de langue entre Mexicains Américains, Portoricains, Cubains Américains c.a., mais gomme leurs différences. Les groupes ethniques visés préfèrent la dénomination *Latinos*.

¹³ Claude Lévi-Strauss, Conclusion du séminaire sur *l'Identité* (1974-1975), Paris : Grasset, 1977, 331-332.

PREMIÈRE PARTIE

Entre deux cultures